au pied des autels, et le força de fuir; le pape, chassé de Rome, employa contre son ennemi la formidable autorité de l'Église universelle, et délia les sujets de l'Empereur du serment de fidélité. Dans cette rébellion de Frédéric contre l'Église, quel sujet de désolation pour le monde chrétien, et surtout pour les fidèles d'Orient, qui perdaient ainsi l'espérance d'être secourus! Le patriarche de Jérusalem, les évêques de Césarée, de Bethléhem, les grands maîtres du Temple, de Saint-Jean et de l'ordre Teutonique adressèrent leurs gémissements au père des chrétiens. Grégoire pressa de nouveau les fidèles de porter des secours à leurs frères de la terre sainte; mais toute la chrétienté, plongée dans la consternation et la douleur, semblait avoir oublié Jérusalem.

Les colonies chrétiennes, abandonnées à elles-mêmes et livrées à toutes sortes de misères, auraient alors succombé si Dieu n'avait envoyé la discorde parmi les princes musulmans : les princes de la famille de Saladin et de Malek-Adel se disputaient l'empire de la Syrie et de l'Égypte. Au milieu de leurs dissensions, il arriva que le sultan du Caire eut la pensée d'envoyer des ambassadeurs à Frédéric et de solliciter son alliance et son appui; le prince infidèle invitait l'empereur de la Germanie à se rendre en Orient, et promettait de lui livrer Jérusalem. Cette négociation détermina Frédéric à poursuivre le projet de la croisade. En présence du peuple sicilien, il parut revêtu de la croix des pèlerins, et lui-même, sans invoquer ni l'autorité du saint-siège ni le nom de Jésus-Christ, annonça son départ pour la Syrie.

Quand Frédéric arriva dans la Palestine, les chrétiens le reçurent non point comme un libérateur, mais comme un prince que Dieu leur envoyait dans sa colère. En vain promettait-il de délivrer le tombeau de Jésus-Christ, le peuple chrétien ne répondit que par un morne silence; la défiance et la tristesse étaient peintes sur tous les visages; lorsqu'il sortit de Ptolémaïs avec les croisés, l'Église ne fit point entendre ses prières pour le triomphe des armées chrétiennes. Les chevaliers de Saint-Jean et du Temple s'étaient séparés de lui, et le suivaient de loin; les soldats de la croix osaient à peine prononcer le nom de leur chef; Frédéric avait été obligé de faire disparaître l'étendard de l'empire, et ses ordres n'étaient proclamés qu'au nom de la république chrétienne. Le sultan du Caire, qui avait promis à l'Empereur de lui livrer Jérusalem, retenu par la crainte des autres princes musulmans, et peut-être aussi par l'espoir de profiter des

discordes survenues entre les Francs, hésita d'abord à remplir sa promesse. On était alors au mois de novembre, on négocia pendant tout l'hiver; ce fut un curieux spectacle que cette négociation entre deux princes également suspects à ceux dont ils défendaient la cause, et qui se disputaient une ville dont la possession leur était très indifférente. Le sultan du Caire ne voyait dans Jérusalem que *des églises et des maisons en ruines,* et Frédéric répétait sans cesse qu'il ne désirait planter son étendard sur le Calvaire que *pour obtenir l'estime des Francs et lever la tête parmi les rois de la chrétienté.* Cependant il fut conclu une trêve pour dix ans, cinq mois et quarante jours; Malek-Kamel abandonnait à Frédéric la ville sainte, Bethléhem et tous les villages situés sur la route de Jaffa et de Ptolémaïs. D'après les conditions du traité, les musulmans devaient conserver dans la cité chrétienne la mosquée d'Omar et le libre exercice de leur culte. Lorsqu'on connut les dispositions de la trêve, les Sarrasins qui habitaient Jérusalem abandonnèrent en pleurant leurs demeures et maudirent le sultan d'Égypte; les chrétiens déplorèrent la délivrance de la ville sainte, comme ils avaient déploré en d'autres temps sa captivité. L'évêque de Césarée jeta un interdit sur les saints lieux recouvrés, et le patriarche de la Judée refusa aux pèlerins la permission de visiter le tombeau du Sauveur. Personne n'accompagna l'Empereur à son entrée à Jérusalem, excepté les barons allemands et les chevaliers de l'ordre Teutonique : l'église de la Résurrection, dans laquelle il voulut être couronné, était tendue de deuil; on avait voilé les images des saints et des apôtres; Frédéric prit lui-même la couronne, et, la plaçant sur sa tête, fut proclamé roi de Jérusalem sans aucune cérémonie religieuse.

L'Empereur ne resta que deux jours dans la ville sainte, et ne s'occupa point d'en relever les fortifications; il revint à Ptolémaïs, où il ne trouva que des sujets révoltés et des chrétiens scandalisés de ses triomphes sur les infidèles. Après son couronnement, il avait écrit au pape et à tous les princes de l'Occident qu'il avait reconquis Jérusalem sans effusion de sang et par un miracle de la puissance divine; dans le même temps, le patriarche adressait une lettre à Grégoire IX et à tous les fidèles de la chrétienté, pour leur montrer l'impiété et la honte du traité que venait de conclure l'empereur d'Allemagne. A son retour en Italie, Frédéric eut à combattre les républiques lombardes soulevées contre lui, et son beau-père, Jean de Brienne, entré dans la Pouille avec les troupes pontificales; la seule présence de l'Empereur suffit

pour disperser tous ses ennemis; cependant Frédéric ne pouvait braver plus longtemps les foudres de l'Église; il implora la clémence du souverain pontife, et celui-ci, touché des supplications du monarque victorieux, lui accorda la paix et le reconnut roi de Jérusalem.

Cette expédition de Frédéric II contribua sans doute à affaiblir dans les esprits l'enthousiasme des guerres saintes. Les querelles violentes entre le sacerdoce et l'Empire, qui se mêlaient ainsi aux croisades, devaient diminuer dans l'opinion des fidèles ce qu'elles avaient de vénérable et de sacré.

CHAPITRE XXVIII

FIN DE LA SIXIÈME CROISADE
— EXPÉDITION DE THIBAULT, COMTE DE CHAMPAGNE, DU DUC DE BRETAGNE
ET DE PLUSIEURS AUTRES SEIGNEURS FRANÇAIS
(DE 1238 A 1240)

Jérusalem avait été rendue aux chrétiens, mais elle restait sans fortifications; elle avait sans cesse à redouter les invasions des musulmans; les habitants de la terre sainte vivaient dans de perpétuelles alarmes; personne n'osait plus visiter les saints lieux; plus de dix mille pèlerins avaient été massacrés dans les montagnes de la Judée. Une assemblée convoquée à Spolète par le pape entendit de nouveau les gémissements de Sion; cette assemblée, à laquelle assista Frédéric avec les patriarches de Constantinople et de Jérusalem, décida qu'on poursuivrait la guerre contre les infidèles et qu'on irait au secours des colonies chrétiennes d'Orient. En attendant qu'on eût rassemblé les armées, le souverain pontife ordonna à plusieurs missionnaires de traverser les mers, et d'aller, avec le glaive de la parole, combattre les docteurs et les disciples de l'islamisme; Grégoire adressa en même temps des messages au calife de Bagdad, aux sultans du Caire et de Damas, à plusieurs princes musulmans, pour les exhorter à embrasser la foi du Christ, ou tout au moins à protéger les chrétiens. Cette manière de combattre l'islamisme était nouvelle dans les guerres saintes; la pensée en était venue dans la croisade des Albigeois et des païens du Nord, où les missionnaires précédaient presque toujours les soldats de la croix.